Île-de-France, Seine-Saint-Denis
Les Lilas
22 rue Romain-Rolland

Usine de bonneterie Goldschmidt, puis usine de confection Diffusion Scarlett, actuellement local associatif

Références du dossier

Numéro de dossier : IA93000603
Date de l'enquête initiale : 2004
Date(s) de rédaction : 2005, 2022
Cadre de l'étude : patrimoine industriel
Degré d'étude : étudié

Désignation

Dénomination : usine de bonneterie, usine de confection
Appellation : Usine de bonneterie Goldschmidt, Usine de confection Diffusion Scarlett
Destinations successives : local associatif
Parties constituantes non étudiées : atelier de fabrication, logement patronal, cour

Compléments de localisation

Milieu d'implantation : en ville
Références cadastrales : . 1998 I 81, 82

Historique

Vers 1935-1936, Max Goldschmidt dirige à cette adresse une entreprise de bonneterie (notamment de jersey), employant 2 ou 3 ouvrières. En 1947, Binem Goldschmidt obtient l'autorisation de construire en fond de parcelle un atelier de tissage en rez-de-chaussée. Au début des années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980, Binem Goldschmidt dont la famille loge dans le pavillon d'entrée, relance l'activité de tissage (trois salariés) dans l'atelier en rez-de-chaussée, et loue l'atelier à deux étages carrés à Félix Kirstin. Ce dernier y développe les activités de son entreprise de confection, Diffusion-Scarlett qui emploie moins de 5 salariés pour la production de manteaux, d'imperméables habillés et de tailleurs. Les tissus étaient achetés dans le quartier du Sentier ; les vêtements étaient vendus à Paris, en banlieue et dans quelques grandes villes françaises.
En 2006, dans le cadre de l'aménagement de l'Espace Vert du Centre-ville, l'ancien atelier de tissage en rez-de-chaussée, situé en fond de parcelle au plus près du Parc, a été détruit. Le pavillon d'entrée et l'atelier de fabrication à deux étages carrés ont été conservés.

Période(s) principale(s) : 2e quart 20e siècle
Dates : (daté par source)
Auteur(s) de l'oeuvre : maître d'oeuvre inconnu

Description

L'usine, implantée sur une parcelle en lanière, est composée de deux bâtiments de production, dissimulés sur la rue par un pavillon en maçonnerie de brique silico-calcaire avec bandeaux de brique rouge, demeure de l'entrepreneur Max Goldschmidt. Le premier atelier, à l'est, séparé du pavillon par un passage, est de plan rectangulaire allongé (milieu des années 1930). Il est en maçonnerie de brique enduite et comporte deux étages carrés couverts d'un toit à pan unique : ce parti s'explique par l'étroitesse de la parcelle et la possibilité d'accueillir dans les étages des activités ne nécessitant pas d'installations pondéreuses, telles que la coupe ou le conditionnement. La lumière pénètre dans les ateliers par de larges baies rectangulaires orientées au nord, offrant un éclairage constant. Un passage étroit, longeant au sud le premier

bâtiment, conduisait à l'ancien atelier de tissage, construit en 1947 et détruit en 2006. Il était construit en maçonnerie de briques et couvert d'une charpente en bois et d'un toit à longs pans. Ne comportant qu'un rez-de-chaussée, il abritait des machines textiles.

Eléments descriptifs

Matériau(x) du gros-oeuvre, mise en oeuvre et revêtement : brique ; brique silico-calcaire ; enduit
Matériau(x) de couverture : tuile mécanique
Étage(s) ou vaisseau(x) : 2 étages carrés
Couvrements : charpente en bois apparente
Type(s) de couverture : toit à un pan ; toit à longs pans

Typologies et état de conservation

État de conservation : établissement industriel désaffecté

Statut, intérêt et protection

Statut de la propriété : propriété de la commune

Histoire, mémoire, patrimoine

En janvier 2005, dans le cadre du projet d'aménagement de l'Espace vert du Centre ville, la municipalité - en partenariat avec la Région Île-de-France - a lancé un "appel à témoins" dans le Journal municipal, afin de mieux connaître l'histoire de trois entreprises situées à l'entrée du futur Parc et ainsi d'étayer leur patrimonialisation : l’ancienne fonderie d’aluminium Piattino (28 rue Romain Rolland), Leroux et Lotz (17 rue de Romainville), et l’ancienne bonneterie Goldschmidt (22 rue Romain Rolland). Les attendus en étaient les suivants : "Comment la production s’organisait-elle ? Que produisait-on et de quelle manière ? Comment s’y déroulait la vie quotidienne ? La mise en valeur de ces bâtiments suppose un recours à la mémoire du travail pour une connaissance approfondie des lieux. Tout document et tout souvenir nous serait ainsi des plus utiles".
Alors que s'achevait l'étude architecturale et l'enquête dans les archives, trois témoins ont répondu à l'appel, et deux ont pu être enregistrés : les retranscriptions de ces témoignages sont consignés ici. Conçus conjointement comme des ressources pour comprendre l'existant et comme des récits de vie, ils apportent des informations essentielles sur l'histoire des entreprises tout en traçant des pistes, quoique nécessairement partielles, vers l'écriture d'une histoire économique, sociale et politique de ce micro-quartier.

Nicolas Pierrot

Références documentaires

Documents d'archive

- **Permis de construire de la commune des Lilas**
  Permis de construire de la commune des Lilas, dossiers classés par ordre chronologique, 1937-1970.
  Ville des Lilas, services techniques : voir dépouillements en annexes.

- **Témoignage de Mme Hélène Goldschmidt recueilli le 31 mars 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot**
  Témoignage de Mme Hélène Goldschmidt recueilli le 31 mars 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot.
  voir retranscription en annexe.

- **Témoignage de Mme Liliane Vajsbrot recueilli le 9 février 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot**
  Témoignage de Mme Liliane Vajsbrot recueilli le 9 février 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot.
  voir retranscription en annexe.

Bibliographie

- **DIDOT (édit.), Annuaires du commerce « Bottins » (enquête patrimoine industriel des Lilas)**
  DIDOT (édit.), Annuaires du commerce *Bottins*, 1867 à 1974.

Dépouillements tous les 5 ans.

Liens web

• Article en ligne : Nicolas Pierrot, “Architectures de la petite industrie urbaine : l’exemple des Lilas (Seine-Saint-Denis)”, In Situ, 8 | 2007. : https://doi.org/10.4000/insitu.3254

Annexe 1

Dépouillement d’archives : dossier IA93000603

IA93000603 – Usine de bonneterie Goldschmidt, puis usine de confection Diffusion Scarlett, actuellement local associatif

Dépouillements d’archives

I – Sources manuscrites

1) AD 93 - Archives départementales de la Seine-Saint-Denis

Ø

2) Ville des Lilas, Direction du développement durable (en 2004-2005)

Dossier « Permis de construire 1946-1947 » : Binem Goldschmidt, 22 rue Romain-Rolland
- **Arrêté** du 30 octobre 1947 : construction d’un atelier de tissage.
- Lettre de demande « d’autorisation de construire un **atelier de tissage** sur le terrain situé à l’adresse ci-dessus », signée Binem Goldschmidt, 28 octobre 1947 : « Projet d’atelier exécuter au compte de Monsieur Goldschmidt, 22 rue Romain Rolland, Les Lilas / Terrassement des fondations descendu au sous-sol / Remblai en [?] de cailloux et ciment / Elévation des murs en briques creuses 15x20 cm hourdies au mortier bâtard. / Sans enduit intérieur ni extérieur / Sol en terre battue / Plancher du grenier en basting et demi-basting. / Charpente en chevrons 6/8 reposant sur plancher basting et sablières en chevrons. / Couverture en tuiles / Conduit de fumée 20x20x0,05 sorti du toit et enduit au ciment / Gouttière en zinc et chaineaux sur 2 versants du toit, reliées à l’égout / Couverture des fenêtres et portes laissées en attente / Elévation des 2 WC avec appareil de chasse et siège, reliés à l’égout. / Ensemble des tra travaux se montant à 148.000 frs ». **[= construction très sommaire]**.
- **Plan** très fané, non photographié. H.m. : « Propriété de Mr. Goldschmidt / 22 rue Romain Rolland / Les Lilas, Seine » ; sur le plan : « Plan-masse échelle 1/200^{e} », « Plan », « Coupe », « Façade avant », « Façade arrière », « Ech. 1/50^{e} » ; S.b.d. : « B. Goldschmidt ». Impression en brun (léger), 58 ´ 50 cm. **[Atelier supplémentaire en fond de parcelle, toit à longs pans]**

II – Sources imprimées

DIDOT (édit.), Annuaires du commerce « Bottins » (dépouillement tous les 5 ans) et autres annuaires commerciaux :

Adresse en 2005 : 22, rue Romain-Rolland
Ancienne adresse : 22, rue des Ecoles
(Rappel réf. cadastrale : I 82)

1935 – 1970
Activité : Bonneterie (fab.), Tricots (fab.)
Raison sociale : Goldschmidt
Attesté dans : Bottin du commerce, 1935, 1940, 1950, 1960, 1965, 1970.

Nicolas Pierrot et Matthieu Chambrion, 2004-2005.

Annexe 2

Témoignage de Mme Hélène Goldschmidt recueilli le 31 mars 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot

IA93000603 – Usine de bonneterie Goldschmidt, puis usine de confection Diffusion Scarlett, actuellement local associatif

Entretien avec Madame Hélène Goldschmidt

31 mars 2005

Sébastien Desmont (SD), Ville des Lilas, Direction du Développement Durable
Nicolas Pierrot (NP), Région Île-de-France, service de l'Inventaire général du patrimoine culturel
NP : [présentation de l'étude sur le patrimoine industriel des Lilas]
Mme Goldschmidt : (…) Mes parents étaient déjà installés ici à ma naissance. Ils avaient déjà acheté en 1948, ils vivaient chez le père de mon père dans le pavillon de devant. Ensuite le pavillon de mes parents était à vendre alors ils l'ont acheté. Mon père a fait des travaux, il a mis une salle de bain... Le nom de mon père est Binem Goldschmidt, et celui de ma mère Lisa Trocky.

NP : de mon côté, j'ai trouvé dans le *Bottin* du commerce une trace de l'activité en 1940.
Mme Goldschmidt : non je n'ai pas le souvenir de cela, il faudrait que je recherche les infos.

NP : des modifications de bâtiments par la suite ?
Mme Goldschmidt : je sais que j'étais avec un architecte qui a voulu agrandir à l'époque l'atelier, cela devait être en 1978-79. J'ai eu des problèmes avec la mairie car il n'avait pas fait de permis de construire. Mon père n'a jamais travaillé dans cet atelier (bâtiment industriel), il y a entreposé. Dans l'atelier derrière le pavillon, il avait des petites machines à tisser, et d'énormes machines rotatives où il faisait des rouleaux de tissu pour faire les pulls... Et je me souviens de mon père dès 1955 environ, qui allait avec ses rouleaux sur l'épaule, d'un atelier à l'autre, pour entreposer. Il n'avait d'ailleurs que le rez-de-chaussée, il n'allait pas dans les étages. Je ne me souviens pas de ce qu'il y avait dans les étages à cette époque. Dans les années 70, il y avait dans les étages de cet atelier : Diffusion Scarlett.

NP : où était les grandes machines dans l'atelier du fond ?
Mme Goldschmidt : au départ, mon père a commencé avec des ouvrières et des petites machines, il avait une seule grosse rotative, et au meilleur de l'activité il y en avait trois. Il les avait faites rentrer par le jardin de M. Piattino.

NP : qu'est ce qui était fabriqué ?
Mme Goldschmidt : des rouleaux de tissu, du jersey.

NP : ses clients ?
Mme Goldschmidt : non, il avait un seul client au sentier, qui, lui, fabriquait des pull-overs, Mon père était donc ce qu'on appelle un artisan bonnetier, il faisait des rouleaux de tissu. C'était le même réseau du Sentier que Diffusion Scarlett, eux faisaient des manteaux, c'est différent, mais toujours pour le Sentier.

NP : seules des femmes travaillaient dans l'atelier ? D'où venaient-elles ?
Mme Goldschmidt : oui, je n'ai en souvenir que des femmes, il y en avait 2 ou 3, Mme Noblé [orthographe ?]... Elles habitaient autour des Lilas.

NP : quel âge avaient-elles ? Sont-elles restées longtemps dans l'entreprise ?
Mme Goldschmidt : entre deux âges, une un peu plus âgée. Elles restaient longtemps dans l'entreprise, c'était un peu familial, comme chez Diffusion Scarlett, moi je prenais mon thé chez eux. Il y a encore peu de temps, quand nous avions loué à des yougoslaves, les ouvrier
mangeaient dans le jardin, cela restait une vie familiale, moi j'étais dans le pavillon, mais je pouvais passer dans l'atelier, ils me voyaient comme la propriétaire.

NP : vous-même, avez travaillé dans l'atelier ?
Mme Goldschmidt : ah non ! Ne me parlez pas de ça, quand on a des parents qui ont travaillé pour le Sentier, c'était matin, midi, soir, la nuit. J'avais une autre formation en plus. Dans le cas de mon père, il était le sous-traitant des gens qui faisaient les modèles et qui vendaient au Sentier. Je ne me souviens pas du nom de son client, c'était, je pense au 36

rue du Caire... C'était tout de même le patron de mon père, il était son sous-traitant, c'était la personne qui lui permettait de manger, s'il faisait une mauvaise collection, il vendait moins donc il y avait moins de travail chez Goldschmidt. Il y avait quand même un grand respect, quand j'allais là-bas, car à l'époque j'aimais ce qui était à la mode, il y avait un certain respect. Mais ils respectaient aussi beaucoup mon père, on n'était pas considéré comme inférieur, il était propriétaire de son entreprise.

NP : il y avait de la teinture dans l'atelier ?
Mme Goldschmidt : non, les laines arrivaient teintes en bobine. Cela arrivait dans des caisses marrons en kraft, on jouait dedans, aussi avec les cônes des bobines vides, qui ressemblaient à des glaces.

NP : l'activité ? Vos parents travaillaient tous les deux ?
Mme Goldschmidt : c'est mon père qui travaillait, ma mère était malade souvent, mais quand elle le pouvait elle l'aidait, en surveillant les machines. Pendant les périodes de pointe, cela travaillait presque 24h\24. C'était saisonnier selon les périodes des collections. Il y avait 4 à 5 mois avec énormément de travail, le reste c'était une activité moyenne et d'autres mois il n'y avait rien. Quand il fallait produire en grosse période et que ma mère malade le pouvait, ils se relayaient 24h\24. Les ouvrières n'étaient pas saisonnières, elles travaillaient toute l'année, au ralentit quand il y avait des périodes creuses, elles avaient des horaires relativement réguliers. Dans ce coin, ils travaillaient tous un peu comme ça. Chez Piattino, chez Fondant le menuisier, il y avait de grosses périodes de commandes, c'était ce rythme.

NP : la vie de famille ?
Mme Goldschmidt : et bien on vivait dans l'atelier ; je me souviens davantage de mon père dans l'atelier que dans la maison. Il y avait un ballet entre l'atelier et la maison du matin au soir. Pour avoir une discussion avec mon père, il fallait lui enlever des mains son journal *L'Humanité*, et puis crier très fort pour se faire entendre autour du bruit des machines.

NP : donc votre père était engagé, je sais que par Liliane Vajsbrot, que ces patrons étaient très opposés politiquement.
Mme Goldschmidt : ah, avec mon père il n'y avait pas deux côtés, c'était L'Huma, L'Huma, L'Huma. Il est né communiste, il est mort communiste et là-haut il doit encore être communiste. Un communiste borné, un vrai. Mais je le respecte, car il était aussi communiste dans l'âme, au niveau de son entreprise, il était un patron communiste. Il n'aurait jamais permis à une ouvrière de porter un seau de charbon. Quand l'une était malade, je ne l'ai jamais entendu dire que les ouvriers nous font chier ! Les ouvrières étaient reines chez mon père.

NP : arrivait-il à vivre son engagement en ayant en change une entreprise ? Quelle section du PCF ?
Mme Goldschmidt : il était engagé, ça passait avant, s'il voulait aller à une manif, à une réunion, il y serait allé, et ensuite il aurait rattrapé le travail la nuit. Sa section était celle des Lilas. Moi j'y allait faire du hula-hoop...

NP : il y avait une grosse section PS au Pré Saint Gervais, y avait-il des tensions ?
Mme Goldschmidt : un peu oui, oui. Mon père n'a jamais vraiment réussi dans les affaires, car il avait une âme d'ouvrier, pas de capitaliste pour faire du profit. Je lui disais tu n'es pas fait pour ça. Il aurait peut-être dû être ouvrier chez quelqu'un, il avait le respect des avantages des ouvriers, il donnait tout. Il n'a jamais fait beaucoup d'argent, il n'a pas fait beaucoup de travaux chez lui dans le pavillon. Il a eu aussi un lourd vécu, sa femme était malade. Il était tellement gentil, tout le monde le respectait, mais il il lui était parfois difficile de donner un ordre. C'était différent de M. Piattino qui lui était plus dur là-dessus. M. Félix Kirstin, lui avait une âme de capitaliste, il était né dans une famille très riche en Pologne, il menait une vie très aisée. Quand cela commençait à parler politique dans le passage, il faut dire que cela faisait du bruit.

NP : d'où venait son engagement politique ?
Mme Goldschmidt : mon père, et bien c'était comme beaucoup de Juifs polonais, ils sont arrivés ici d'abord pour s'intégrer. Il avait trop souffert, il disait qu'il fallait s'assimiler. Ils sont arrivés, entre les deux guerres, tous de gauche, des gens assez cultivés.

NP : pourquoi est-il arrivé aux Lilas ?
Mme Goldschmidt : si je me souviens bien, il y avait dans le pavillon de devant, déjà un de ses frères, donc M. Fefer (sa fille : Ginette). Il est venu se réfugier avec ma mère ici, pourquoi comment ? Je sais qu'il était auparavant dans le 12^{e} arrondissement. Donc aux Lilas, on a dû lui dire de venir, peut-être avait-il des vues sur l'atelier... qu'ensuite il pourrait acheter... mais je ne sais pas... Ce pavillon était très familial, il y avait un autre de ses frères, Goldschmidt aussi, qui est parti en Israël, ma cousine Rina.

NP : les loisirs ?

Mme Goldschmidt : mes parents aucun, pas de photo. Par contre, comme dans les familles Ashkénazes, beaucoup de réunions familiales. Comme ma mère était la grande malade de la famille, on venait prendre le thé. Mon père était passionné de politique.

NP : concernant les loisirs de proximité, on songe quand on regarde les bâtiments alentours, a ce qu'étaient les mouvements des gens, y avait-il des bistros, les petits restaurants, est-ce qu'il y avait beaucoup de mouvements ? Mangiez-vous sur place ou ailleurs ?
Mme Goldschmidt : toute la vie se passait dans l'atelier. Quand on était petit aussi, ou dans le pavillon dans la cuisine. Les ouvriers mangeaient dans l'atelier ou dans le jardin les beaux jours, ils apportaient leur gamelle. À côté de nous, c'est-à-dire au 20 de la rue, je pense, il y avait en bordure de rue une buvette-épicerie qui s'appelait Isembar [ortho ?]. Nous allions y chercher du vin ordinaire qui s'appelait Mogana [ortho ?].

NP : le vin, c'était pour les ouvriers pendant les poses ?
Mme Goldschmidt : non pour nous, dans les ateliers ça ne buvait pas. C'étaient des femmes pour la plupart, il n'y avait pas beaucoup de rapport avec l'alcool. Peut-être à la fonderie chez Piattino, je ne sais pas, mais pas chez nous.

NP : le bâtiment industriel R+2, son crépi apparent, est-ce l'état que vous avez connu ?
Mme Goldschmidt : oui, c'est l'état d'origine, je n'ai jamais vu de travaux. Tout est resté dans son jus. En 1978, il y a eu l'atelier de mon père qui a été un peu prolongé par devant et par derrière par André mon ami qui a fait un atelier de menuiserie. Avant à la place, il y avait une cour, une petite pièce pour les ouvrières avec les toilettes et à côté une petite pièce avec une buanderie pour ma mère. Mon père vivait 24h\24 dans l'atelier, il sortait faire les courses autour : entrecôte, petits pois ou jambon, on allait chercher le pain rue de Paris. Il y avait tous les commerces. C'était pas du tout les courses chez Champion. Le dimanche on apportait le poulet à cuir dans le four de la boulangerie qui était au métro. C'était une vie vraiment comme à la campagne.

SD : Jean-Pierre Piattino nous a parlé du terrain situé avant les boxes, entre chez vous et chez lui, comme d'un terrain vague.
Mme Goldschmidt : oui, j'aurais dit un jardin, c'est vrai qu'on ne tondait pas la pelouse. Il n'y avait pas de clôture entre chez nous, Piattino et Mme Vaillant. Je passais ma vie chez Mme Vaillant, elle était très gaie, une famille italienne, elle donnait des bains à ses enfants dans un baquet devant sa maison. Je voulais faire de même, elle me disait : toi la riche va dans ta baignoire. Elle faisait des petits travaux à domicile, je me souviens qu'elle enroulait des fils de fer. #a chantait tout le temps dans cette maison. Leurs enfants voulaient venir à la maison jouer du piano. Dans les familles Ashkénazes, les enfants sont rois, si vous voulez faire du piano, de la danse classique etc…Mais chez nous il n'y avait pas l'aisance matérielle qu'il y avait chez Kirstin, où on allait au Club Med dans un hôtel 4 étoiles. Mon père, on lui montrait un hôtel 4 étoiles, il disait qu'il n'en avait pas besoin.
NP : Y avait-il des liens entre les ouvriers de chez Piattino et ceux de votre atelier ?
Mme Goldschmidt : non pas du tout

SD : Que connaissiez-vous de chez Piattino ?
Mme Goldschmidt : On n'y rentrait pas chez Piattino, M. Piattino était plutôt ronchon, il valait mieux aller chez les Vaillant. C'est vrai que M. Piattino c'est plutôt tué à la tâche, tous les gens du coin étaient très courageux, que ce soit M. Piattino, mon père, ma mère même malade, ou Mme Piattino. Il n'y avait pas de place pour autre chose que le travail. Nos parents avaient besoin de travailler, alors nous les enfants on avait de grandes libertés, on jouait, on allait au cinéma. Il y avait deux cinémas aux Lilas, le Magic et l'Alhambra. On y allait le samedi et le dimanche, nos parents étaient contents qu'on parte, car ils avaient beaucoup trop de travail. S'il y avait un problème avec une machine, c'était un drame, il fallait le résoudre dans la journée, les enfants au milieu ça les embêtaient. Quand on déjeunait, quand ma mère était à l'hôpital, c'était toujours le même repas, « asseyez-vous les enfants », entrecôte petits pois le midi, jambon le soir ou café au lait avec des tartines de camembert, et c'était « vite, vite, vite... ». Lui ce qu'il voulait c'était reposer les assiettes dans l'évier et repartir dans l'atelier. Jean-Pierre c'était pareil, s'il voulait voir ses parents c'était à la fonderie. Ce n'était pas une vie pour Mme Piattino, c'était un bagne, elle ne s'arrêtait pas du matin au soir. On ne vivait pas dans le pavillon, mais dès qu'il faisait beau on était dans la cour, entre les deux bâtiments pour pouvoir parler à Papa. Mon frère à 13-14 ans était toujours dehors, il n'y avait pas de temps pour la vie familiale. Quand on demandait à mon père « est-ce que tu m'aime ? », il disait : « je suis responsable ». Le grand mot de mon père c'était de dire « je suis Responsable », la responsabilité vis-à-vis des ouvrières, de ma mère. Je pense que chez les Piattino c'était pareil, il y avait la responsabilité de la fonderie. Jamais de week-end. Le dimanche, la famille venait prendre le thé, mais c'était déjà trois heures de l'après-midi, et ça papotait jusqu'à sept heures. Mais nous on s'embêtait car ça parlait à moitié en yiddish. Cet atelier nous a bouffé la vie. Chez Kirstin, ce n'était pas pareil, d'abord l'atelier était un peu plus grand, et ensuite il y avait des règles, des horaires, on ne travaillait pas le samedi et le dimanche.

SD : Avez-vous des souvenirs de ce que produisait Piattino ?

Mme Goldschmidt : non, je me souviens des étincelles que cela produisait, avec un bruit bizarre, avec d'un coup : un feu d'artifice. C'était un quartier bruyant, avec notre atelier... C'était ultra bruyant, quand on parlait à mon père c'était à voix haute.

NP : Quelle type d'énergie l'atelier utilisait-il ? Combien y avait-il d'ouvrière ? Vous souvenez-vous du nom de son principal fournisseur ? Avez-vous conservé des archives ?
Mme Goldschmidt : L'électricité. Trois ouvrières au maximum. La plus âgée, Mme Noblé [orthographe ?] me faisait faire mes devoirs de la Maison (école) de couture. Non, on n'a pas gardé d'archive, on ne préférait pas après le déménagement, je pense qu'il valait mieux que l'on ne garde rien.

NP : Pourquoi et comment l'activité a-t-elle cessé ? Quels étaient vos liens avec Paris à cette époque ?
Mme Goldschmidt : Mon père souhaitait arrêter. Nous sortions beaucoup à Paris avec mon frère, mais mes parents non, jamais. J'allais aussi au lycée Hélène-Boucher, je prenais le PC. Mon frère a fait ses études au lycée Voltaire dans le 11^{e}. Il fallait être la première de l'école communale pour accéder au lycée Hélène-Boucher, comme au lycée Sophie-Germain. On était de très bons élèves.

Annexe 3

Témoignage de Mme Liliane Vajsbrot recueilli le 9 février 2005 par Sébastien Desmont et Nicolas Pierrot

IA93000603 – Usine de bonneterie Goldschmidt, puis usine de confection Diffusion Scarlett, actuellement local associatif

Entretien avec Madame Liliane Vajsbrot

Ancienne salariée de l'entreprise Diffusion Scarlett

09 février 2005

Sébastien Desmont (SD), Ville des Lilas, Direction du Développement Durable
Nicolas Pierrot (NP), Région Île-de-France, service de l'Inventaire général du patrimoine culturel
NP : [Présentation de l'étude sur le patrimoine industriel des Lilas ; observation du plan et des photographies du site].
Liliane Vajsbrot : Au 22 de la rue Romain-Rolland, dans l'immeuble industriel, il y avait une imprimerie au rez-de-chaussée, et au premier et au second étages, il y avait du prêt à porter. Devant : le pavillon de M. Goldschmidt, qui possédait une maison de tissage. Ses métiers étaient tubulaires, il avait aussi des métiers rectilignes. Moi, j'ai connu Monsieur Goldschmidt en 1957, car je faisais les marchés avec mon mari, et nous allions chercher chez lui de la marchandise pour faire fabriquer plus rapidement dans le Sentier. Le pavillon devant la rue, des personnes y habitaient mais cela n'avait rien à voir avec les activités à l'arrière. La première entrée c'est l'imprimerie. Il y avait une porte un peu plus loin, où on montait un étage : moi j'avais ma coupe qui était là, avec les bureaux de mes patrons. En haut, nous accrochions tous les vêtements une fois qu'ils étaient confectionnés. Nous ne faisions que la coupe, le travail était fait à l'extérieur par des Yougoslaves. Derrière nous, il y avait le pavillon de M. Goldschmidt et son atelier. Et encore derrière, il y avait deux petits pavillons de personnes retraitées. Le bâtiment où je travaillais appartenait à moitié à M. Goldschmidt et à moitié à la personne qui avait le pavillon devant, de souvenir peut être une cousine de M. Goldschmidt.
NP : À quelle époque êtes-vous arrivée aux Lilas ?
Mme Vajsbrot : En 1957. À cette époque, M. et Mme Kirstin [orth ?] possédaient l'entreprise Diffusion Scarlett et n'avaient pas encore cet atelier. Ils étaient dans un appartement au-dessus de la boutique Diffusion Scarlett, rue du Pré-Saint-Gervais. Deux boutiques après le café qui fait l'angle. C'est là qu'on a commencé à faire la coupe, qu'il m'a appris les finesses du métier, la mesure... Ensuite j'ai eu mon fils en 70 et j'ai repris avec eux en novembre 72. Ils avaient dû prendre l'atelier en 70-71. L'atelier était un bâtiment de Goldschmidt, M. Kirstin était en location. M. Goldschmidt était un ami, sa femme avait un peu perdu la tête, elle avait été déportée, elle ne travaillait pas. À certains moments cela allait, on pouvait lui parler. Donc il s'occupait de son atelier et de sa femme. Ensuite, il a vendu ses machines et a loué à des gens qui faisaient de la confection. Quand je suis arrivée là, peu de temps après, M. Goldschmidt a arrêté son activité. Moi je l'ai connu avant, car nous allions acheter chez lui avec mon mari pour faire les marchés. A cette époque c'est à dire vers 1957, il y avait M. Goldschmidt et trois ouvriers, je m'en souviens. M. Félix Kirstin avait arrêté de travailler rue du Pré-Saint-Gervais, et louait ici, rue Romain-Rolland depuis pas très longtemps. Ils avaient besoin

d'une deuxième coupeuse et ils ont fait appel de nouveau à moi. Dans mes patrons, il y avait un coupeur et modéliste et le second un représentant de première classe. On faisait de très beaux vêtements, les manteaux au départ et ensuite les imperméables très habillés et les tailleurs, de la belle marchandise. Aussi ils ont essayé de faire un peu la robe très habillée, ça n'a pas marché. À la fin de l'activité, c'était un des ouvriers qui faisait le montage, qui a repris Diffusion Scarlett, il a tenu 2-3 ans. Quand M. Kirstin était là, c'est lui qui tenait la maison, il gueulait des fois très fort, mais il avait des mains et une tête en or. Lui est parti à la retraite, moi j'ai suivi en 1982, pour mes problèmes de santé et la boîte n'a pas tenu longtemps, jusqu'en 83-84. On n'achetait pas notre tissu chez Goldschmidt, on l'achetait au Sentier. Goldschmidt avait de grosses machines de tissage tubulaires qui tournent, qui faisaient du tissu, et des métiers à plat qui faisaient de la rectiligne, tissant directement un dos, un devant, des manches. Mais il ne faisait pas le montage.

NP : Quels étaient les clients de Diffusion Scarlett ?
Mme Vajsbrot : C'était notre représentant qui allait dans de très grandes boutiques très connues, je me souviens de Tony, sur la grande avenue de Pantin.
NP : Combien y avait-il d'ouvriers ?
Mme Vajsbrot : Il y avait une comptable qui venait une fois tous les 15 jours pour la comptabilité, Willy qui était à la fois magasinier et livreur, Jacques le coupeur, et une autre coupeuse qui a travaillé un an et demi en même temps que moi mais, qui a arrêté, faisant un infarctus. Comme notre patron était aussi un coupeur, nous étions en général trois. Mme Stem faisait aussi la comptabilité de tous les jours. Et enfin M. Stem, qui était le représentant, avait beaucoup de clients dans Paris et sa banlieue, donc on le voyait tous les jours. Il avait aussi des clients dans le Midi, vers Nice, Marseille, Lyon, aussi Lille, les magasins Thierry Sigrand, très connus dans le prêt à porter... Il y avait aussi la vente directe à la boutique de Mme Kirstin, rue du Pré-Saint-Gervais. Elle est partie à un moment donné à la retraite, et elle est venue se rajouter à l'effectif dans nos locaux pendant 2-3 ans. Elle faisait la finition, elle aidait Willy à frotter les vêtements avant de les mettre sous housse. C'étaient des manteaux qui sortaient de l'atelier au prix de 1.500-2.000 francs. Il y en avait certains qui avaient des cols de fourrure en renard. Mes patrons, pour nos anniversaires, faisaient toujours une fête, on arrêtait de travailler à 11h00-11h30, et on ne reprenait pas travail avant 14h00-14h30, c'était vraiment le jour de fête, c'était une ambiance très familiale. On était très connu, car deux fois dans l'année on vendait les manteaux qui restaient. On faisait de la pub dans les boites aux lettres et les gens venaient ; il y avait des habitués.

NP : Qu'utilisiez-vous comme outils ? Et quelle était votre formation ?
Mme Vajsbrot : J'avais mon ciseau électrique. J'ai conservé aussi mon ciseau (normal) de travail. En haut, au dernier étage il y avait deux machines à coudre. J'étais coupeuse, je faisais les patronages. J'ai commencé à travailler à 13 ans et demi en 1952 dans une maison qui s'appelait Tissu Trico [prononciation et ortho ?] qui faisait des pull-overs, au coin des rues de Vaugirard et des Volontaires à Paris au fond d'un passage. Il y avait le tissage, les métiers. Après il a fallu s'agrandir et on a été boulevard de Vaugirard, mais dans le coin aujourd'hui tout est démoli à part le café Le Rapide. À 14 ans, je mettais sur les épaules deux pièces qui faisaient 40 kilos, que je montais sur deux étages, pour faire la coupe. J'y suis restée 7 ans. Comme ils me sous-payaient, parce qu'ils m'avaient appris le métier, et pour me perfectionner aussi, j'ai changé de maison. J'ai travaillé ensuite dans le Sentier pendant un an, ou j'ai connu mon époux qui lui achetait de la marchandise pour vendre sur les marchés. Alors mon patron, sachant que nous allions nous marier – j'étais enceinte en plus –, m'a virée en me disant qu'il ne pouvait pas me garder sachant que j'étais aussi patronne par mon mari, et qu'il n'y avait plus de hiérarchie. J'ai même gagné aux prud'hommes. Moi je faisais la coupe des matelas mais aussi les mesures par rapport à Jacques, l'autre coupeur. Lui faisait les imperméables, car les pièces de tissu faisaient bien 60 kilos.

NP : Où habitais les ouvriers ? Quels étaient les horaires de travail, et les conditions de travail ?
Mme Vajsbrot : Ils habitaient Paris, M. et Mme Kirstin étaient aux Lilas. Moi j'étais Lilasienne. Les ouvriers ont toujours été les mêmes, une maison très stable. On se débrouillait pour avoir un peu d'activité même pendant la morte saison. Pendant les soldes, les manteaux étaient vendus 1000F, et même s'il n'y avait pas la taille, on faisait pour le même prix, à la personne, un manteau sur mesure. Je commençais à 8h00, je finissais à 12h30, je reprenais à 13h30 et je finissais à 18h00. Et je travaillais souvent le samedi matin. J'étais debout toute la journée. Seulement après, vers 19-79, il y a eu la loi des 10 minutes de pose le matin et l'après-midi, où là je pouvais prendre un café. Nous étions obligés, pour la précision du travail, d'avoir tout le temps les néons allumés. Quand j'ai trouvé ce travail aux Lilas, c'était pour moi le rêve, j'étais un peu sous-payée, mais c'était une ambiance familiale et je n'étais pas loin de chez moi. Si mes gosses étaient malades, je pouvais les envelopper et les emmener avec moi. Après, quand le dernier a eu 10 ans, j'ai voulu changer pour avoir 1000 francs de plus, je ne touchais que 5000 francs et le coupeur qui ne faisait pas la mesure était à 6000 francs. Tout cela parce que j'étais une femme. Alors j'ai trouvé ailleurs, mais cette personne m'a dit que mes patrons ne me laisseraient pas partir, car on ne trouvait déjà plus d'ouvriers spécialisés. Il avait raison, mes patrons m'ont augmenté quand ils ont reçu ma lettre recommandée de démission. J'ai eu de gros problèmes de santé, notamment avec mon dos, par les charges que je portais dans mon métier.

NP : Quels ont été vos engagements politiques ?

Mme Vajsbrot : Je suis une battante, une militante, toujours été à gauche, chez les socialistes, Daniel Guiraud est pour moi un copain, je le connais depuis très très longtemps. J'étais à la section du Pré-Saint-Gervais avec Debarge [Marcel Debarge], maintenant il est âgé, il a arrêté. Bartho [Claude Bartholone] aussi c'est une très bonne connaissance, car je me suis battu pour lui, en 82, pour qu'il soit député, même si je travaillais. C'est à cette époque où j'étais hospitalisée pour ma colonne vertébrale, et ils m'apportaient les enveloppes, les lettres et les étiquettes que je collais sur mon lit d'hôpital. J'étais une mordue de la politique et je n'ai pas changé.

NP : Est-ce que votre engagement se ressentait dans les rapports avec votre patron ?
Mme Vajsbrot : Non pas du tout, d'abord j'avais un patron communiste, M. Stem [ortho ?], et l'autre patron n'avait pas sa carte pour voter, je ne sais pas pourquoi, mais il était plutôt d'extrême droite, alors cela s'accrochait de temps en temps. Mais cela n'a jamais joué sur le boulot. Il me disait des fois : Liliane vous n'avez pas le droit, je suis votre patron, je répondais, alors ne parlez pas de politique, vous ne votez pas, vous avez droit de rien dire du tout. J'ai débuté avec Kirstin rue du Pré vers 68-69. J'ai fait beaucoup de manifestation avec les copains, mais je ne me souviens pas si on faisait grève pour y aller. Dans la boite, il y avait plus de gens à gauche qu'à droite, donc il faisait pas le poids M. Kirstin. Quand j'ai arrêté de travailler, le coupeur débutant faisant des bêtises, ma patronne m'appelait le samedi pour que je vienne rattraper le travail, je n'étais plus rémunérée, mais j'aimais bien mes patrons pour les aider. Les mesures n'allaient pas, et puis l'entreprise n'a pas continué longtemps. Les collections étaient renvoyées, le patron l'année suivante quand il se présentait, n'arrivait plus à vendre. En un an et demi, la boite a coulé. Je leur avais dit, prenez moi un apprenti je lui apprends le métier, lui aurait porté les pièces que je ne pouvais plus. Ils ont dit, cela fait une fiche de paie de plus, on était neuf, dix cela fait trop de frais.

NP : Y-avait-il une petite vie communautaire entre les ouvrières du quartier ?
Mme Vajsbrot : Il y avait un atelier un peu plus haut que l'école Romain-Rolland, au fond des bâtiments de brique rouge. On était devenu amis avec certains car on allait manger au petit café qui se trouvait juste en face de l'entrée de l'école, le café de la Poste. La mère du patron faisait a manger, elle avait 90 ans, c'était très très bon, et pas cher du tout. C'était une cuisine familiale.

SD : Y avait-il bien une coutellerie à coté ?
Mme Vajsbrot : Oui, c'était là qu'on donnait nos ciseaux à affûter. C'était un monsieur d'un certain âge déjà, il était tout seul. Depuis qu'il n'est plus là, je ne peux plus faire affûter mes ciseaux, et tous ceux que j'ai trouvé, ils sont plutôt bidons. Un peu plus loin (en allant vers l'école Romain-Rolland) il y avait une menuiserie, qui réparait en même temps les parquets. Daniel, il s'appelait le patron. Pour l'atelier [du bâtiment en brique rouge], ils faisaient que la coupe, l'assemblage se faisait ailleurs, cela partait directement au Sentier. Ils faisaient des robes, des ensembles très bon marché.

NP : Le lien avec Paris ?
Mme Vajsbrot : Le week-end pour des promenades. Mais mes enfants faisaient du sport aux Lilas. Même le cinéma, on allait aux Lilas, il y avait trois cinémas.

SD : Avez-vous le souvenir de l'activité sur le site dit Leroux et Lotz ?
Mme Vajsbrot : Non, il y avait le bougnat [rue Romain Rolland] où on allait chercher le charbon, certains des bouteilles de butane, quand ils n'avaient pas de gaz. Là où il y a la terrasse aujourd'hui, il stockait le charbon, les bouteilles de gaz.

NP : Connaissiez-vous Güttermann ?
Mme Vajsbrot : Ho, c'était un grand marchant de fils, tout le passage du Caire venait chercher son fil chez lui !

Illustrations

Le logement patronal et l'atelier principal, vus depuis la rue Romain-Rolland.
IVR11_20059300180XA

L'atelier des machines et l'atelier principal, implantés sur une parcelle en lanière.
IVR11_20059300568XA

L'atelier des machines et de l'atelier principal, vus depuis la cour de la fonderie Piattino.
IVR11_20059300055XA

Façade de l'atelier principal.
IVR11_20059300053XA

Dossiers liés

Dossiers de synthèse :
Les Lilas - Patrimoine industriel - Présentation générale de l'étude : dossier collectif "usines" (IA93000591) Île-de-France, Seine-Saint-Denis, Les Lilas
Oeuvre(s) contenue(s) :

Auteur(s) du dossier : Nicolas Pierrot, Matthieu Chambrion
Copyright(s) : (c) Région Ile-de-France - Inventaire général du patrimoine culturel ; (c) Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis

Le logement patronal et l'atelier principal, vus depuis la rue Romain-Rolland.

IVR11_20059300180XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation (reproduction)

L'atelier des machines et l'atelier principal, implantés sur une parcelle en lanière.

IVR11_20059300568XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation (reproduction)

L'atelier des machines et de l'atelier principal, vus depuis la cour de la fonderie Piattino.

IVR11_20059300055XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation (reproduction)

Façade de l'atelier principal.

IVR11_20059300053XA
Date de prise de vue : 2005
(c) Laurent Kruszyk, Région Île-de-France ; (c) Département de la Seine-Saint-Denis
communication libre, reproduction soumise à autorisation (reproduction)